

tre plusieurs peuples séparés, d'envoyer au loin des colonies ? Oh ! non, il faut de l'or pour cela, il faut une population bien dense, des armées et une puissante organisation. Et nous sommes pauvres, une partie notable de notre territoire est encore inculte, aucune flotte ne se balance dans nos ports, sur la scène diplomatique nous n'avons même pas de voix. Les faits d'armes ne sont donc pas notre part. Mais consolons-nous, ce n'est pas là la plus belle mission.

La mission du peuple canadien est toute religieuse : aux Canadiens-Français, fils de la vieille France, il appartenait de baptiser les Indiens de l'Amérique ; de planter la croix sur les bords du Meschacébé ; d'évangéliser les sauvages tribus de l'Ouest ; d'aller faire connaître les grandes vérités de la religion catholique aux farouches Esquimaux au milieu des steppes glacées du Labrador.

Cette mission privilégiée du peuple canadien ne saurait être révoquée en doute. Et d'abord elle résulte de sa formation comme nation. D'après un principe universellement reconnu, l'homme est ce que le fait l'éducation de son jeune âge. S'il descend d'une mère chrétienne dont il s'est assimilé la foi avec le lait dont elle a nourri ses premiers jours ; si un père, aux fortes convictions religieuses, a su lui apprendre à former le signe sacré de la rédemption ; si le prêtre a guidé ses premiers pas dans la vertu ; si l'on a éloigné de lui les amis perfides, cet enfant, ayant grandi, sera inévitablement un chrétien aux nobles aspirations, dont le cœur brûlera d'étendre la religion qu'il aime. Il en est de même d'un peuple et c'est là l'histoire de notre formation première. Nous venons d'un pays éminemment catholique ; nous avons pour mère la vieille France ; nous descendons d'un saint Louis ; nos ancêtres ont porté sur leur poitrine l'insigne des Croisés ; ils sont allés rougir leurs épées dans le sang des sectateurs de Mahomet, et, ou leurs os blanchis ont jonché les plaines sablonneuses de l'Asie, ou ils se sont agenouillés victorieux au tombeau du Sauveur.

Dans les premiers jours de la colonie, la Providence a encore écarté de notre sol ces hommes d'une religion étrangère, de mœurs douteuses que conduisait à nos rives la soif de l'or, aucun d'eux n'établit alors sa demeure dans la Nouvelle-France. Nous descendons d'hommes au cœur embrasé d'ardeur pour la propagation de la foi, d'un Louis Hébert, chef de la première famille canadienne, qui, sur son lit de mort, s'adressait ainsi à ses enfants : " Je meurs content, puisqu'il a plu à Notre-Seigneur de me faire la grâce de voir mourir devant moi des sauvages convertis. J'ai passé les mers pour les venir secourir, plutôt que pour aucun autre intérêt particulier, et mourrais volontiers pour leur conversion si tel était le bon plaisir de Dieu.

Je vous supplie, mes enfants, de les aimer comme je les ai aimés, et de les assister selon votre pouvoir ; Dieu vous en saura gré et vous en récompensera en Paradis. " Nous descendons d'un Champlain, premier gouverneur du Canada, dont la bouche fit souvent entendre ces mémorables paroles : " Le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire, et les rois ne doivent songer à étendre leur domination dans les pays infidèles que pour y faire régner Jésus-Christ. " Enfin notre jeune peuple a reçu le baptême de sang dans la personne de ces zélés missionnaires, de ces pionniers infatigables, scalpés par la main du barbare Indien, ou tombés sous les privations et les misères que leur firent endurer les rigueurs du climat ; et le premier étendard déployé sur les plages du superbe Saint-Laurent fut la croix qui, plus tard, marqua chacune des victoires du Canadien sur la barbarie.

Essentiellement religieux par notre origine, nous le sommes également, comme nation, par notre position sociale. Quelquefois le chrétien se trouve placé dans de telles conditions qu'il doit affirmer hautement et sincèrement ses croyances, dans des circonstances où il péchait gravement contre Dieu et le prochain s'il ne déployait le zèle d'un prêtre, d'un apôtre de l'Évangile ; c'est lorsque son exemple doit entraîner vers le bien ou laisser choir dans l'abîme de la perdition quelqu'un de ses semblables, lorsqu'il est en présence de l'erreur pour qui son silence et son inaction pourraient équivaloir à un pacte. Il en est de même pour les peuples. Dieu veut que ses divins enseignements aient retenti par toute la terre avant que sonne le dernier jour du monde. Il se sert pour accomplir ce ministère des peuples aussi bien que des individus. Ici au milieu des forêts vierges de notre continent, près de nos lacs géants, il y a quelques centaines d'années, des tribus nomades et souvent cruelles sommeillaient dans l'ignorance du nom du Seigneur. Il fallait donc que des missionnaires traversassent l'océan pour annoncer ici la bonne nouvelle. Mais ces hommes de Dieu loin de la civilisation, loin de tout foyer religieux, ne pouvant, par suite, se retremper dans leur sainte ardeur auraient peut-être failli sur le chemin. La Providence leur prépara un lieu de ralliement, elle déposa sur les bords fertiles du plus beau fleuve de ces contrées le germe d'un peuple chrétien. En peu d'années, cet embryon s'éleva superbe, multiplia ses fruits et devint le centre religieux d'où partiront ces hardis champions de la foi qui porteront aux pauvres Indiens la semence du salut. Mais près de nous l'hérétique s'est aussi élevé, il a étendu sa puissance jusqu'aux limites de notre territoire, il étale à nos regards son opulence et ses iniquités. Bien des fois il a essayé et chaque jour encore il tente de nous ravir nos conquêtes sur l'indigène ; et le flot